

Compte rendu de la première séance du séminaire CEE-CERI

Les sciences sociales en question : controverses

épistémologiques et méthodologiques

**PAR-DELA LE BIEN ET LE MAL : CONTROVERSES AUTOUR DE LA RECHERCHE
QUALITATIVE EN SCIENCES SOCIALES AUX ÉTATS-UNIS**

28 mars 2011

Le débat, animé, a porté tout autant sur ce qui distingue approches qualitatives et quantitatives que sur ce qui différencie les sciences sociales française et américaine et les contraintes imposées par la recherche sur projet, des deux côtés de l'Atlantique. On en retrace juste ici les grands traits

1. Michèle Lamont commence par se positionner dans cette controverse autour des approches qualitatives et quantitatives, partant de ses travaux sur la culture évaluative et notamment son dernier livre *How Professors Think* (Harvard UP, 2009). Pour elle, « l'excellence » est une construction (*social knowledge construction*) où le cognitif, l'émotionnel, l'interactionnel sont mobilisés simultanément. Elle distingue quatre postures épistémologiques de base -constructiviste, compréhensive, positiviste, utilitaire (Lamont, Mallard et Guetzkow, *Fairness as Appropriateness: Negotiating Epistemological Differences in Peer Review*, 2009) qui se répartissent différemment selon les disciplines et selon les universités, selon les époques, rejetant le stéréotype d'une Amérique exclusivement positiviste. Elle décrit les controverses entre « quali » et « quanti », ainsi que les controverses entre les recherches qualitatives dans le contexte des cultures évaluatives de diverses disciplines des sciences sociales et historiques. Elle rappelle qu'il ne s'agit pas d'un débat entre le bien et le mal, entre bonnes et mauvaises méthodes, que la tendance est aujourd'hui au pluralisme, à la coexistence pacifique, et aux *mixed methods* (tel que le reflète le curriculum des grands départements de recherche). L'approche qualitative, qu'elle a mise en œuvre dans ses travaux de sociologue, est à la fois interprétative et explicative, caractérisée par un va et vient entre la théorie et le terrain, la recherche de résultats significatifs et originaux (*added value*) plutôt que généralisables. Elle a néanmoins pour elle un caractère systématique et n'est ni impressionniste ni anecdotique.

Puis, Michèle Lamont fait l'historique du rapport qu'elle a codirigé pour la National Science Foundation (Lamont, White, *The Evaluation of Systematic Qualitative Research in the Social Sciences*, NSF, 2008 : http://www.nsf.gov/sbe/ses/soc/ISSQR_workshop_rpt.pdf), reprenant les conclusions d'un *workshop* réunissant une vingtaine de chercheurs en sciences sociales (anthropologie culturelle, droit et sciences sociales, science politique et sociologie). Elle rappelle que ce travail a été précédé d'un premier rapport, codirigé par Charles Ragin, issu d'un *workshop* similaire auquel elle même participait et consacré aux fondements scientifiques de la recherche qualitative en sociologie (Ragin, Nagel, White, *Workshop on Scientific Foundations of Qualitative Research*, NSF, 2004 : <http://www.nsf.gov/pubs/2004/nsf04219/nsf04219.pdf>). Ces deux commandes de la NSF révèlent l'accroissement des demandes de financement pour des projets qualitatifs que la NSF peine à évaluer et dont les auteurs s'estiment mal traités. Pour Michèle Lamont, le premier rapport a surtout suscité des débats internes entre les ethnographes tenants de l'interactionnisme symbolique concurrencés par la sociologie de la culture en plein essor. Revenant au rapport qu'elle a codirigé, elle explique qu'il a tout d'abord existé un désaccord entre les participants priés de définir les critères de validité scientifique dans leur discipline. Un consensus s'est ensuite dessiné quand il leur a été demandé de dire concrètement ce qu'ils conseillaient à leurs étudiants de faire, que résume la liste ci-jointe (*op.cit.* p. 4) et que Michèle Lamont commente tour à tour :

“Shared” Criteria for Designing and Evaluating Qualitative Research Across Disciplines

Workshop participants agreed that the four disciplines shared several standards for designing and evaluating high quality qualitative research. All value projects that:

- Situate the research in appropriate literature; that is, the study should build upon existing knowledge
- Clearly articulate the connection between theory and data
- Describe and explain case selection; why particular sites, participants, events, or cases are chosen
- Pay attention to alternative explanations and negative cases
- Operationalize constructs and describe expected findings
- Provide clear and detailed descriptions of both data collection and anticipated data analysis techniques: specify what counts as data, how the researcher will go about obtaining data and analyzing it
- Describe the intellectual, social, and political significance of the research
- Discuss generalizability or significance beyond the specific cases selected
- Specify the limitations of the research and anticipate potential reviewer objections
 - Discuss the preparation of the researcher for the proposed project in terms of:
 - o Cultural fluency
 - o Language skill
 - o Appropriate methodological/technical training
 - o Knowledge of particular research context

Michèle Lamont termine en évoquant la réception critique du rapport par Howard Becker, membre du premier *workshop* (<http://ijoc.org/ojs/index.php/ijoc/article/viewFile/550/329>). Becker reprochait au deuxième rapport de vouloir appliquer aux approches qualitatives les standards des approches quantitatives (pour lui –*op.cit.*p.2-la conclusion du rapport de Michèle Lamont serait “Quit whining and learn to do real science by stating theoretically derived, testable hypotheses, with methods of data gathering and analysis specified before entering the field. Then you’ll get NSF grants like the real scientists do.”). Elle a préféré ne pas répondre publiquement pour éviter « the narcissism of small differences » et de jeter de l’huile sur le feu à la suite de plusieurs débats qui ont opposé les ethnographes aux Etats-Unis. Elle décrit ensuite comment le rapport reconnaissait le caractère réflexif, itératif, inductif de la recherche qualitative, tel qu’il est reflété dans ses propres travaux. Elle a conclu en décrivant la réponse de Becker comme un « red herring » (un faux débat) et l’explique par le changement des conditions de production de la recherche qualitative entre l’époque où Becker développait sa trajectoire professionnelle et les conditions auxquelles les jeunes font face aujourd’hui, à l’heure où le *mainstream* est de plus en plus qualitatif et où la sociologie de la culture n’est plus marginale mais centrale à la discipline.

2. Sophie Duchesne ouvre la discussion en considérant que celle-ci pour une fois n’opposera pas quantitativistes et qualitativistes, mais une qualitatifiste pluraliste – Michèle Lamont – favorable donc au pluralisme méthodologique et aux *mixed methods*», à une qualitatifiste « moniste » (voire « moniste grognon », rôle que Sophie Duchesne acceptera de jouer pour le plaisir du débat et parce qu’elle est profondément ambivalente sur ce sujet) qui considère que le pluralisme méthodologique revient le plus souvent à accepter l’imposition des logiques et des critères d’évaluation des quantitativistes au travail qualitatif. Ses propres recherches sur l’identité européenne montrent, comme tous les autres travaux qualitatifs portant sur le sujet, qu’une telle identité n’existe pas. Or cette conclusion va à l’encontre des travaux qui s’appuient sur des enquêtes par sondage, en particulier les Eurobaromètres. Mais comment opposer les résultats de 24 focus groups à des sondages réalisés auprès de centaines de milliers de personnes ? Au final, quand les études quantitatives et qualitatives ne donnent pas les mêmes résultats, les premières l’emportent, et les résultats du qualitatif sont mis de côté. Pourtant, c’est le qualitatif qui permet de construire la théorie. Les critères permettant d’évaluer une recherche qualitative sont évidemment discutables : pour Sophie Duchesne par exemple, le refus de compter et l’attention aux cas atypiques, l’exhaustivité (rien ne doit être oublié ou passé sous silence) sont essentiels. Deux critères qui n’apparaissent pas dans la liste élaborée par l’équipe rassemblée autour de Michèle Lamont lui semblent indispensables : l’inventivité d’une part,

et la réflexivité d'autre part. Elle reprend aussi de Becker le caractère itératif de la démarche qui a une conséquence essentielle : ce qu'on trouve *in fine* ne ressemble jamais à ce que l'on cherchait au départ. L'approche qualitative est pour elle le contraire même de la recherche sur projet, où tout doit être défini à l'avance et ne ressemble jamais au projet de départ. La part d'implication personnelle du chercheur paraissant particulièrement forte dans le type de recherche qualitative qu'elle défend, c'est moins sur la base des projets que sur celle des chercheurs qu'il lui semble qu'il faudrait décider de soutenir un projet de recherche. Elle conclut en soulignant que la façon dont chaque groupe conçoit les données permet de distinguer qualitativistes pluralistes et monistes. Le projet de banque d'enquêtes qualitatives (DIME-SHS) que Sophie Duchesne coordonne n'est justement pas une banque de données mais une banque d'enquêtes, ce qui montre qu'une recherche n'est pas une collection raisonnée de données mais un itinéraire, une histoire singulière et que les « données » ne font sens que si l'on dispose également de tout ce qui permet de savoir comment et pourquoi elles ont été recueillies.

3. Le second discutant, Daniel Sabbagh, commence par souligner l'existence de différences quant au degré d'élaboration des critères d'évaluation des recherches dites « qualitatives » de part et d'autre de l'Atlantique, critères davantage formalisés et mobilisés de manière plus systématique aux États-Unis qu'en France, même si l'écart tend aujourd'hui à se réduire. En tout cas, le rapport co-dirigé par Michèle Lamont a le mérite de chercher à dépasser la conception résiduelle des approches qualitatives, selon laquelle celles-ci ne se définiraient que par défaut, c'est-à-dire par leur non-recours à l'instrument statistique. On peut toutefois s'interroger quant au rapport de forces entre approches qualitatives et quantitatives dans les différentes disciplines et au sein de chacune d'entre elles, dont les variations sont tout sauf négligeables. Pour s'en tenir à l'exemple de la science politique américaine, on sait que la domination des tenants des approches quantitatives est bien plus prononcée dans le champ des travaux relatifs au système politique américain (*American Politics*) que dans le reste de la discipline.

Daniel Sabbagh observe également qu'aux États-Unis la transparence dans l'exposition des arguments et des résultats de recherche est davantage valorisée qu'en France, où les articles recourent plus volontiers à des jeux rhétoriques et à des artifices formels, ce qui ne facilite ni la traduction ni la publication dans les revues américaines les plus sélectives. À quoi tient ce différentiel ? Est-il également perceptible dans toutes les disciplines ? Par ailleurs, Daniel Sabbagh constate qu'aux États-Unis l'exigence de séparation formelle entre les composantes théorique et empirique d'un article de recherche est plus marquée qu'en France, et que cette exigence s'accompagne souvent d'une réduction des études de cas au

statut de matériau destiné à confirmer ou à infirmer des hypothèse « théoriques » définies en amont de la confrontation au « terrain ». . Quels sont, selon Michèle Lamont, les coûts et les avantages respectifs de cette contrainte formelle ?

Le débat général qui s'engage fait apparaître que les approches qualitatives n'ont pas le monopole de l'inventivité, de l'originalité, qu'elles exigent aussi une implication personnelle du chercheur, de la réflexivité, la prise en compte des cas atypiques. Les *mixed methods* suscitent un certain scepticisme, encore faut-il bien les maîtriser toutes. Pour d'autres, le problème, tant en quali qu'en quanti, est la qualité du *research design* et la capacité à prendre en compte des « explications alternatives ». Aucune enquête n'est jamais totalement répliquable, quelles que soient les informations fournies sur la manière dont les cas ont été choisis, les questions posées, etc. Les contraintes de la recherche sur projet, point de départ des rapports NSF ainsi que ses critères d'évaluation, sont critiqués. Une question demeure : qui évalue les évaluateurs ?